

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix : 18 fr. par an,  
10 fr. pour six mois,  
6 fr. pour trois mois.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.  
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 28 septembre.

Sous prétexte de prouver que la presse n'est pas libre, plusieurs journaux dirigent contre le décret du 17 février 1852 des attaques qui dépassent les limites les plus extrêmes du droit de discussion.

Le respect de la loi est inséparable de l'exercice de la liberté légale.

Contre les écrivains qui l'oublient, le gouvernement aurait pu se servir des armes qu'il a dans les mains; et il ne l'a pas voulu au lendemain de la mesure toute spontanée qui a relevé la presse périodique des avertissements dont elle avait été frappée.

Le gouvernement, fidèle à ses principes de modération, ne saurait manquer non plus au devoir de faire respecter la loi.

Il prévient donc loyalement les journaux qu'il est décidé à ne pas tolérer plus longtemps des excès de polémique qui ne peuvent être considérés que comme des manœuvres de partis.  
(*Moniteur universel*).

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX.

Résumé de la séance du 23 septembre.

1. Rapport sur le budget supplémentaire de 1859.  
Ce budget est approuvé.

2. Ensuite d'un rapport présenté par le Maire au nom de la commission mixte pour l'établissement d'une distribution des eaux de la Lys.

Le Conseil rapporte les délibérations précédentes qui avaient adopté le système de concession temporaire.

Décide que cette distribution s'établira et sera exploitée pour le compte des villes de Roubaix et de Tourcoing.

Approuve un projet de convention, à cet effet, entre les deux villes.

Et vote un emprunt de 1,100,000 francs pour la part approximative de la ville de Roubaix dans les dépenses de premier établissement.

3. Construction de l'hôpital Napoléon.

Le Conseil décide que la situation financière de la ville lui permet de couvrir les dépenses de construction de cet hôpital avec les ressources de la caisse municipale, sans avoir recours à un emprunt, et vote à cet effet trois crédits, savoir :

Fr. 100,000 »	au budget de 1860;
100,000 »	» 1861;
93,257 55	» 1862.

4. Construction d'une église au Tilleul.

Le Conseil vote également pour la construction de cette église :

Fr. 36,000 »	en 1860;
36,000 »	en 1861;
36,760 27	en 1862.

5. Le Maire est autorisé à rechercher un emplacement convenable pour établir de nouvelles écoles.

6. Autorisation de disposer une entrée particulière pour la Chambre consultative.

7. Réception définitive de divers travaux de pavage et autres.

8. Création d'un nouvel emploi de préposé de l'octroi.

9. Communication d'une lettre du ministre annonçant que l'achèvement du canal de Roubaix sera compris au nombre des travaux qu'il y aura lieu d'entreprendre lorsque la question des voies et moyens sera résolue.

10. Supplément de crédit accordé pour les fêtes publiques.

11. Autorisation de louer une petite parcelle de terrain près le pont de Croix.

12. Subside supplémentaire accordé au corps des pompiers pour l'entretien des effets d'habillement et d'équipement.

(*Communiqué.*)

M. l'abbé Bourgade, missionnaire apostolique, chanoine honoraire d'Alger, nous fait l'honneur de nous adresser une lettre dans laquelle il exprime ses sentiments de gratitude envers la population roubaisienne.

Nous publions cette lettre dans l'intérêt même de l'œuvre entreprise par le respectable ecclésiastique, avec tant de zèle et de persévérance.

« Monsieur,

« Vous avez bien voulu consacrer, dans le numéro de votre journal du 24 de ce mois, une colonne à l'appréciation de l'Association de Saint-Louis dont je m'occupe, et avez terminé votre article en formant des vœux ardents pour que cette œuvre soit accueillie de tous vos concitoyens avec la sympathie qu'elle mérite.

« Je m'empresse de vous dire, Monsieur, en vous priant d'agréer mes remerciements sincères, que vos vœux s'exaucent par la sympathie avec laquelle mes démarches ont été accueillies jusqu'ici. Roubaix ne reste pas au-dessous de sa réputation de ville religieuse, riche et généreuse.

« Du reste, nulle ville mieux que la vôtre, Monsieur, ne se trouve dans les conditions voulues pour comprendre la portée de l'Association de Saint-Louis, œuvre civilisatrice, française et catholique. Roubaix, qui, avec le sentiment du bien, a l'instinct et le génie des grandes choses, ainsi que son industrie, débutant par un pas de géant, le témoigne, peut apprécier la reprise en sous œuvre de la croisée de saint Louis, non plus à mains armées, mais avec les armes façonnées par le temps et l'Évangile, avec les armes qui atteignent le cœur et l'intelligence, et dont l'usage honore à la fois ceux qui les manient et ceux qui en reçoivent les blessures.

« Ville essentiellement industrielle, Roubaix doit regretter de ne pas voir jusqu'ici de larges débouchés en Orient et en Afrique, d'y voir une déplorable stérilité au lieu de sources abondantes des matières premières, laines, soies, cotons, que ces pays sont naturellement appelés à fournir : pour lever l'obstacle qui s'oppose à

des relations sûres, et à la culture intelligente des produits, il suffit de détruire quelques préjugés populaires, et de substituer à l'idée d'Étalisme l'idée passée en maxime parmi nous : *Aide-toi et Dieu t'aidera.* C'est ce qu'il est facile de faire, mais par des écrits.

« Dans une ville où l'esprit de famille s'est conservé d'une manière aussi admirable, pour l'honneur et pour le bonheur de ses habitants, quel père, quelle mère pourrait ne pas ambitionner de prêter son concours à une œuvre dont un des résultats doit être l'ennoblissement de la femme dans un pays où elle est condamnée à un avilissement systématique, avilissement qui entraîne celui de sa nation ?

« Un seul obstacle, Monsieur, ralentit à Roubaix le concours que l'Œuvre de Saint-Louis semble être en droit d'attendre : ce sont les intérêts de l'église Saint-Martin, de saint Martin qui, n'étant que catéchumène, partagea son manteau de militaire avec un pauvre, et qui, par le même sentiment, ne saurait savoir mauvais gré à ses fortunés dévots de laisser recueillir les miettes tombant de leur table au missionnaire des Arabes, dont la pauvreté morale crie bien plus haut que la pauvreté physique du mendiant. Si Jésus-Christ ne dédaigna pas de se présenter la nuit suivante au saint sous la figure du pauvre dont il avait couvert les membres, en lui disant : C'est moi que tu as vêtu, il dirait aussi, bien que dans un muet langage, aux bienfaiteurs des Arabes : C'est moi que vos bienfaits sont destinés à faire naître dans l'âme de ces cent millions de créatures qui dorment à l'ombre de la mort.

« Quoiqu'il en soit, Monsieur, je puis dire dès à présent, et ai la confiance de pouvoir dire dans quelques jours avec plus de vérité : La ville la plus généreuse que j'aie vue, c'est Roubaix.

« Recevez, Monsieur, avec l'assurance de tous mes remerciements, celle de ma considération très distinguée.

« L'abbé BOURGADE,  
Missionnaire apostolique,  
chanoine honoraire d'Alger.

« Collège de Roubaix, 27 septembre 1859. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 28 SEPTEMBRE 1859.

LA MORT DE L'EMPEREUR NICOLAS

La mort du czar Nicolas est restée un mystère. M. Alexandre Dumas, qui a publié dans le *Monte-Cristo* ses impressions de voyage en Russie, soulève un coin du voile et raconte ce qui suit :

Comment l'empereur est-il mort? de quoi est-il mort?

Voici les questions que l'on se fait en voyant cette fin prématurée, et que rien n'annonçait. On y répond de deux façons différentes.

Voici ce que l'on dit tout haut :  
Après l'anéantissement de la Pologne, après l'écrasement de la Hongrie, l'empereur Nicolas était convaincu que rien en Europe ne pouvait lui résister.

Il attendait avec impatience des nouvelles de la Crimée, convaincu que ces nouvelles lui apprendraient l'anéantissement des armées anglaise et française.

On lui annonce un courrier; il le fait entrer, le sourire de la confiance sur les lèvres.

Le courrier, brisé par une route de trois milles werstes en penkladoy, tend à l'empereur sa dépêche.

— Eh bien! dit l'empereur, nous les avons battus?

— Que Votre Majesté veuille bien lire, dit le courrier.

— La journée a été douteuse?

— Lisez, sire.

— Répondez-moi, monsieur, je lirai après.

— Sire, nous avons été battus.

— Où?

— A l'Alma.

— L'empereur pâlit jusqu'à la lividité, et se leva comme par un ressort.

— Tu mens! dit-il.

Le courrier s'inclina.

— Lisez, sire.

Nicolas ouvrit la dépêche et lut.

C'était le bulletin de la bataille; Mentschikoff disait tout.

Les Français et les Anglais avaient été vainqueurs.

L'empereur retomba sur son fauteuil : on eût dit qu'il venait d'avoir les deux jambes brisées.

Un mois après arrive la nouvelle de la victoire d'Inkermann.

L'homme à qui rien n'avait jamais résisté venait non-seulement d'éprouver une double résistance, mais une double défaite.

Il n'aurait pu supporter ce double revers. A partir de ce moment, sa santé se serait dérangée, et il aurait succombé sous le poids de cet éboulement de sa grandeur, le 18 février 1855.

Maintenant, voici ce que l'on dit tout bas :

L'effet des deux nouvelles aurait été non moins terrible; mais la constitution athlétique de l'empereur y aurait résisté.

Alors il aurait pris un parti suprême, héroïque, terrible.

Le parti de mourir.

S'il revenait sur ses pas, il donnait un démenti à trente ans de règne.

S'il s'avancait davantage dans cette guerre, il ruinait la Russie.

Mais ce qu'il ne pouvait pas faire, lui, la paix, son successeur pouvait le faire.

Il aurait alors, à force d'instances, obtenu de son médecin, qui, depuis deux mois déjà résistait, une dose de poison assez forte pour le tuer, assez faible pour lui laisser, après l'avoir prise, quelques heures de vie.

Le médecin aurait quitté Pétersbourg le 17 février, avec une déclaration de l'empereur qui le sauvegardait en tout point.

Le 18 au matin l'empereur aurait pris le poison.

Le poison pris, il aurait appelé le grand duc Alexandre, aujourd'hui régnant, et lui aurait tout dit :

Celui-ci se serait récrié, se serait levé, aurait voulu appeler du secours, mais l'empereur l'aurait retenu par un ordre si positif, que, fils et sujet, il n'aurait point osé désobéir à son père et à son maître.

Alors l'empereur Nicolas lui aurait tout dit, lui aurait expliqué la cause, les raisons, les motifs de sa mort.

Le jeune homme, le cœur brisé, les yeux ruisselants de larmes, la gorge pleine de sanglots, eût écouté tout cela à genoux, les mains jointes en criant :

— Mon père! mon père!

Puis, alors seulement, lorsqu'il aurait obtenu de ce fils éploré de laisser la mort suivre sa marche sans l'arrêter, il lui aurait rendu la liberté.

Le jeune grand-duc aurait alors appelé toute

la famille, et en même temps, trois médecins. Fils pieux, il devenait, par amour filial, parjure à la promesse faite à son père.

Les médecins arrivèrent trop tard.

L'empereur, après une agonie assez douce, expira le 18 février 1855, à midi vingt minutes.

La Russie avait non-seulement changé de maître, mais elle avait changé de politique.

Si cette dernière version est vraie, pourquoi ne la dirait-on pas tout haut? elle serait moins chrétienne, mais plus grande que toute la vie.

ALEX. DUMAS.

LE SORT DE SIR JOHN FRANKLIN

Au nom de sir John Franklin se rattachent deux souvenirs, dont un seul suffirait pour arracher sa mémoire à l'oubli — cette seconde mort — qui couvre et fait disparaître l'homme et ses œuvres. Ces deux souvenirs sont une grande entreprise et un grand dévouement : la grande entreprise fut l'œuvre du marin, le grand dévouement appartient à sa veuve, lady Franklin.

La recherche d'un passage navigable au nord du continent américain, pour se rendre de l'Océan Atlantique dans le Pacifique sans doubler le cap Horn, a été depuis près d'un siècle une des grandes et constantes préoccupations de l'Angleterre. Cette préoccupation n'a du reste pas été exclusive à l'Angleterre, car un des plus brillants esprits de la France, M. de Chateaubriand, alors que la révolution sembla